



SOMMAIRE DES MATIERES.

LE COLONEL DE SURVILLE ; (suite ;)

LE COLONEL DE SURVILLE.

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

1810.

—Pour Monsieur Anacharsis Boisseau ? Mais comment donc, je serai enchantée de faire connaissance : comme disent vos belles fournisseuses et sénateuses, reprit en riant la maréchale, puis elle ajouta, d'un ton plus digne et plein de bonté, vous savez Raoul que, quoi que disent les philosophes et les gazettiers, personne n'a moins de fierté que nous autres, ou plutôt que personne plus que nous n'est fier de compter avec le véritable mérite. Monsieur votre père était un très grand seigneur, et il se faisait gloire d'avoir pour amis l'excellent, le vertueux Tronchet, et notre charmant abbé Delille. Mon oncle ne me parlait jamais sans un touchant souvenir du bon Maréchal (1), qui fut pendant vingt ans son médecin et son ami. J'accueillerai donc Monsieur Anacharsis Boisseau comme il méritera de l'être, et, si je vous crois, il sera accueilli à merveille, quoique son nom grec et païen sonne assez mal à mon oreille chrétienne. Vous le savez, j'aime mieux les villageois que les bourgeois, mais j'aime encore mieux les bourgeois que les parvenus...

—Je vois avec peine que M. Boisseau n'enlève vos bonnes grâces, Madame la maréchale, dit Jérôme Morissec, duc de Bracciano, en s'inclinant d'un air sec et poli...

—Je sais la valeur des mots, Monsieur le duc, M. Colbert n'était pas parvenu... Il était arrivé... répondit la princesse de Montlaur, en se campant fièrement sur son grand cheval d'Espagne et du saint empire, comme disait sa nièce et en faisant sentir à M. de Bracciano, l'inconvenance de son observation ironique.

Voulant détruire cette légère cause de dissentiment, le colonel reprit gaiement, —je vous livre mon pauvre Boisseau, madame la maréchale, je

le confie à votre générosité et à la vôtre, ma cousine. Puis se retournant vers M. de Bracciano, il lui dit, en lui servant cordialement la main, — M. Boisseau est mon meilleur ami... Je n'ai pas besoin de vous faire de nouvelles recommandation, n'est-ce pas ?

—Soyez tranquille, mon cher colonel.

—Allons... adieu Raoul... Revenez-nous bientôt... Vous savez qu'à mon âge... On part quelquefois bien brusquement... dit la princesse de Montlaur souriant avec mélancolie.

—Il reviendra pour causer encore avec vous du pauvre soldat l'empereur, dit Jeanne, en tendant sa main à Raoul.

—N'oubliez pas mon protégé, dit le duc.

—Je n'oublierai rien, dit le colonel, en répondant à ces différentes marques d'amitié et en jetant un regard expressif sur sa cousine.

—Le soir même le colonel partit pour Vienne.

CHAPITRE VI.

Anacharsis Boisseau avait accepté l'offre de Raoul. Il habitait son petit hôtel de la rue de la Victoire, en attendant qu'il eût acheté une maison à sa convenance.

Une nuit, il fut éveillé en sursaut, par son valet de chambre, qui vint lui annoncer qu'un courrier arrivait à l'instant de Vienne, portant une lettre très-importante du colonel.

Le courrier avait reçu l'ordre de faire la plus extrême diligence : il devait se présenter à M. Boisseau à quelque heure de la nuit qu'il arrivât.

—Ah ! diable ! —dit Anacharis en se frottant les yeux, —quelle heure est il donc ?

—Deux heures du matin, Monsieur.

—Et ce courrier, où est-il ?

—Dans la salle à manger, Monsieur, où Glapisson lui fait du feu pour le réchauffer, car il pleut à torrent de la neige fondue.

—Cela m'inquiète ; qu'est-il arrivé à Raoul ? dit Anacharsis en passant sa robe de chambre.

Dans la salle à manger il trouva le courrier debout devant un grand feu, en compagnie de Glapisson, qui lui versait à boire.